



« Paul Nizan et les années trente : Féminisme et communisme »

Aden, n° 6, octobre 2007, 470 pages

Brigitte Studer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/9346>

DOI : 10.4000/clio.9346

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

ISBN : 978-2-8107-974-0

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Brigitte Studer, « « Paul Nizan et les années trente : Féminisme et communisme » », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 29 | 2009, mis en ligne le 16 juin 2009, consulté le 21 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/clio/9346> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.9346>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

« Paul Nizan et les années trente : Féminisme et communisme »

Aden, n° 6, octobre 2007, 470 pages

Brigitte Studer

- 1 Le rapport entre féminisme et communisme est ambigu, souvent difficile certes, mais parfois aussi productif. C'est ce que démontrent les contributions du numéro 6 d'*Aden*, revue publiée par le Groupe Interdisciplinaire d'Études Nizaniennes, consacré à cette thématique. L'approche choisie est biographique et littéraire. C'est d'abord à travers la trajectoire et les écrits d'actrices et d'acteurs historiques que sont abordées la question de la place des femmes et du féminisme dans le communisme et, dans le cas de Louise Weiss, celle aussi de l'influence du communisme sur son féminisme libéral. Sont ainsi présentées la journaliste Magdeleine Paz, la photographe Marie-Claude Vaillant-Couturier (dite *Marivo*), la romancière et journaliste Simone Téry, Alice Rühle-Gerstel, romancière, journaliste, psychanalyste et éditrice, Dolores Ibarruri, dite *La Pasionaria*, et Federica Montseny, toutes deux des dirigeantes du mouvement ouvrier espagnol. Deux textes se penchent sur les représentations des femmes et de leur corps dans le roman communiste à thèse d'inspiration réaliste-socialiste, chez Paul Nizan et Louis Aragon. Enfin, une dernière contribution reconstitue la formation, l'action et les positions des *Mujeres Libres*, mouvement féministe anarcho-syndicaliste espagnol à l'existence brève (1936-1939), mais d'autant plus remarquable par le radicalisme de ses positions.
- 2 Dans une deuxième partie du numéro sont rassemblés des textes et des témoignages de la première moitié du XX^e siècle et plus particulièrement de l'entre-deux-guerres, qui ont paru dans la presse de gauche française, comme *Ce Soir*, *Vendredi*, *Marianne*, *Russie d'aujourd'hui* ou encore *La Révolution prolétarienne*. Si le choix porte d'abord sur des textes provenant d'intellectuelles, de militantes, de journalistes et de romancières françaises avec Suzanne Buisson, Maria Vérone, Raymonde Machard, Hélène Gosset, Andrée Viollis, Édith Thomas, Henriette Valet, Germaine Dulac, Henriette Nizan, Andrée Marty-Capgras, Madeleine Jacob ou encore la traductrice Denise Van Moppès, il comprend aussi des Américaines avec Janet Flanner, Agnès Smedley et Martha

Gellhorn, ainsi que l'anarchiste Russe Ida Mett, née Gilman. Il s'agit de textes de femmes ayant accédé à la prise de parole publique, de sensibilités politiques diverses allant du républicanisme radical à la gauche libertaire. Deux grands thèmes organisent cette rubrique : la condition féminine et l'engagement. L'éventail des sujets est large, de la dénonciation de l'exploitation des femmes (et des hommes) dans le capitalisme et la répression exercée par des forces contre-révolutionnaires (comme le Kuomintang en Chine) au reportage ethnographique en passant par la critique de l'hypocrisie de nombreux militants de gauche face à l'égalité, la défense de l'URSS et la prise de position en faveur de l'Espagne républicaine. Impossible de résumer tous ces écrits. Mentionnons simplement le texte d'Henriette Valet, intitulé « Maîtres et servantes », véritable protocole d'observation participante dans un bureau de placement de bonnes. De manière sobre, par la simple description des lieux et des modalités d'accueil et la retranscription des bavardages dans cette salle d'attente, se dessine un portrait saisissant de la violence quotidienne qui se joue dans ces structures de « domination rapprochée » que représente le rapport entre employées de maison et leurs patron(ne)s¹.

- 3 Ce que démontrent les diverses contributions biographiques, c'est que le communisme, s'il a procuré un vecteur pour l'engagement politique, a aussi pu offrir des opportunités d'expression intellectuelle, artistique et culturelle et donner accès à l'espace public à des femmes auxquelles la plupart des sociétés occidentales refusaient encore le droit de vote, mais aussi le statut de personnes politiques. Il a servi d'espace de rencontres stimulantes, de lieu de sociabilité ou simplement de pôle de référence. Sans pour autant que les conditions de réception d'une œuvre soient vraiment égales. D'ailleurs, pour certaines des femmes en question, c'est en tant qu'épouse, compagne ou amante qu'elles s'intègrent à ce milieu. Cela n'empêche pas qu'elles font souvent preuve d'une grande autonomie de pensée, comme c'est le cas d'Alice Rühle-Gerstel – née à Prague dans une famille juive assimilée, mariée à Otto Rühle, un des fondateurs du Parti communiste allemand en 1919, et amie de Milena Jesenska – qui s'efforce de lier la psychologie individuelle et le marxisme et rédige de nombreux textes sur l'émancipation de la femme. Cela dit, c'est surtout la lecture critique de son roman *Der Umbruch oder Hanna und die Freiheit* (La Révolution ou Hanna et la liberté), malheureusement toujours sans traduction française, qui nous fait découvrir une écrivaine de gauche sans œillères. Celle-ci ne recule pas devant la remise en question de l'évolution soviétique et du parti communiste. Le retour des valeurs « bourgeoises », la fidélité dans le mariage, la glorification de la vie de famille, l'interdiction de l'avortement, tout cela ne va-t-il pas mener au renvoi des femmes au foyer, se demande son héroïne en 1936. Ne faut-il pas quitter le PC si l'on veut défendre le socialisme ? Quitter oui, mais pour aller où ? Peu d'écrivains ont osé affronter ouvertement ces dilemmes de la gauche dans les années trente. Et encore moins à partir d'un point de vue féministe.
- 4 Les deux contributions sur les représentations féminines chez Nizan et Aragon illustrent l'ambiguïté doctrinale du rapport entre communisme et féminisme. Elle se cristallise dans la femme bourgeoise. Ennemie par sa classe, elle est pourtant aussi opprimée par son genre. Oisive, elle est l'image par excellence de ce qu'abhorre idéologiquement le communisme. C'est un parasite de la société. Elle jouit de ses capitaux et les fait mutuellement fructifier. C'est par son capital physique que souvent elle accède au capital tout court. Mais jeunesse et beauté passent et, avec l'âge, elle est renvoyée au fait qu'elle n'était *in fine* qu'un simple objet d'échange pour les hommes.

Victime ou profiteuse ? Séductrice ou abusée ? La position des deux écrivains oscille, mais la réduction de la femme bourgeoise à sa sexualité en tant qu'épouse ou courtisane est fortement teintée de misogynie. A-t-elle sa place dans la lutte du mouvement ouvrier pour le projet d'une société nouvelle ? Aragon, dans son roman à thèse *Les cloches de Bâle*, ne parvient à trancher le nœud gordien que par un impératif volontariste : la femme doit adhérer au parti (communiste) pour réaliser son émancipation. Or, entre une Clara Zetkin, emblématique de la Femme Nouvelle, et les autres héroïnes, prisonnières de leur origine sociale, il n'y a pas l'esquisse d'une passerelle. Nizan, dans ses romans *La Conspiration* et *Le Cheval de Troie*, reste lui aussi prisonnier du schème femme bourgeoise représentante de la classe dominante – femme prolétarienne victime. Si le corps féminin y prend une place importante et qu'il y est décrit avec empathie, c'est d'abord à des fins militantes. Et les personnages féminins ne sont guère de véritables actrices pour elles-mêmes, le plus souvent elles sont simplement présentes aux côtés des hommes.

- 5 Le grand mérite de ce numéro est d'avoir rassemblé ces itinéraires et ces textes épars, souvent oubliés et difficilement accessibles sans de longues recherches en archives. Mais quels sont les critères de sélection ? Si les contributions sont presque toutes de haut niveau, on aurait néanmoins souhaité une introduction plus fouillée et Magdeleine Paz aurait mérité une présentation moins impressionniste. Dans l'ensemble, cet ouvrage volumineux défriche avec bonheur un terrain historiographique encore largement vierge. Gageons qu'il s'avèrera un outil de travail utile à toute recherche future sur féminisme et communisme. Notons aussi en passant l'utilité du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* (DBMOF) qui sert de référence à de nombreuses notices biographiques de ces auteures.

NOTES

1. Dominique Memmi, « Mai 68 ou la crise de la domination rapprochée », in Dominique Damamme, Boris Godille, Frédérique Matonti, Bernard Pudal (dir.), *Mai-Juin 68*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2008, p. 35-46.